

domestique un peu partout dans le sud de l'Angleterre (époque à laquelle Stephen entraînait en scène), son père prit une nouvelle décision. Il enverrait Peter et sa famille au Canada s'installer sur une terre de 100 acres qu'il avait achetée près du lac Simcoe, en Ontario.

Le jeune Stephen détesta de tout son coeur cette période de sa jeunesse, passée au fond des bois, et, beaucoup plus tard, la décrivit avec force détails dans ses oeuvres. Visiblement incapable d'accomplir les tâches que lui imposait l'exploitation d'une ferme, Peter ne tarda pas à vendre une partie du matériel agricole et du bétail qu'il possédait et, espérant faire fortune, s'en fut à Winnipeg au moment du boom de 1880. Il en revint, sans le sou, découragé, et buveur invétéré; il ne fut pas long à abandonner définitivement sa famille. Il s'installa en Nouvelle-Écosse sous un nom d'emprunt et prit une concubine.

C'est alors qu'Agnès Leacock commença à révéler la trempe de son caractère. Bien que la situation familiale à la ferme fût de plus en plus précaire, elle prit sur elle d'assurer à ses enfants une bonne éducation, qu'elle entreprit elle-même à la maison; elle les envoya par la suite à "la petite école rouge" et, plus tard, trois de ses garçons, dont Stephen, purent continuer leurs études à *Upper Canada College*. Elle y réussit grâce à de petits héritages qui lui parvinrent de temps à autre des deux familles de Grande-Bretagne.

Pour Stephen, les années qu'il passa à *Upper Canada* lui permirent de mettre au jour sa vraie valeur. Il manifesta de réelles aptitudes pour l'étude des humanités et des langues modernes, remporta prix sur prix, et, en dernière année, se plaça au premier rang de sa classe. Pendant toutes ses études, cependant, il demeura parfaitement conscient de ses responsabilités de chef de famille puisque ses frères aînés avaient, eux aussi, quitté la maison pour tenter l'aventure de l'Ouest. Il lui fallut donc gagner de l'argent et, pour ce faire, il fréquenta une école normale et obtint plus tard un poste d'instructeur dans une école secondaire. Il allait, beaucoup plus tard, rappeler combien il avait détesté cette période de sa carrière.

Puis, son ancienne école, *Upper Canada College*, vint à son secours et l'engagea comme maître assistant en langues vivantes. Cet emploi ne lui plaisait pas plus que le précédent mais il lui donna l'occasion d'étudier en même temps en vue d'obtenir son baccalauréat ès arts à l'Université de Toronto. En outre, il n'avait pas perdu l'habitude de se lever tous les matins à cinq heures, et c'est à ce moment-là de la journée que, par souci de formation personnelle, il étudiait l'économie politique. Il consacrait ses soirées à écrire des petits essais amusants qu'il vendait ensuite à des revues ou des journaux pour des sommes aussi princières que \$2 à \$5 chacun.

Leacock avait maintenant acquis assez de métier comme enseignant pour se considérer capable de faire partie, avec succès, du corps professoral d'une université. Il se rendait également compte qu'il devrait posséder un doctorat. Grâce à un emprunt et aux maigres économies qu'il avait pu faire, il partit pour l'Université, nouvellement créée, de Chicago, où il voulait obtenir un doctorat en économie politique. Sa toute jeune femme, Beatrix Hamilton, fille d'une famille connue de Toronto, l'accompagnait.